Les paradoxes de l'Arctique russe et de son peuplement : entre déclin et résilience

NADEJDA ZAMIATINA

À la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, de nombreuses villes minières se sont développées à travers le monde, que ce soit avec la ruée vers l'or en Alaska ou vers le fer en Suède où Kiruna[1] devient le plus grand gisement. En ce qui concerne la Russie, apparaissent aussi les premières villes arctiques fondées sur l'extraction des minerais : Kirovsk, dans la péninsule de Kola, Vorkouta, dans la République des Komi ainsi qu'Igarka et Norilsk, dans la péninsule du Taïmyr, au nord du territoire de Krasnoïarsk. Ce processus répond pleinement à l'idéologie soviétique de la transformation du Grand Nord, supposé passer ainsi d'une « périphérie arriérée » à un espace urbain emblématique : « la ville socialiste éclairée ». L'industrialisation précoce de régions riches en ressources minières a généré des îlots industriels au beau milieu de zones rurales. Privées pour la plupart d'un vivier de travailleurs, ces zones ont dû composer avec les coûts

1. Dans un registre plus littéraire, consulter le beau récit écrit par Maylis de Kerangal sur la mine de Kiruna : Maylis de Kerangal, *Kiruna*, Paris, La Contre Allée, 2019.

Slavica Occitania, Toulouse, 58, 2024, p. 87-118.

d'un réseau de transports à créer pour acheminer les marchandises nécessaires (ce sera toujours le cas dans les villes coupées, l'hiver, du reste de la Russie, telles Norilsk, Narian-Mar, etc.), ou avec les coûts d'une autosuffisance presque totale en matière de production auxiliaire, notamment technologique. Au-delà de l'exploitation proprement dite des ressources, cette industrialisation a permis de développer une gamme assez vaste d'industries. Les premières villes arctiques ont dû survivre littéralement au milieu de nulle part, à une époque où il n'existait pas d'infrastructures telles que les voies ferrées. La création des villes arctiques soviétiques n'était évidemment pas un phénomène russe, néanmoins il convient de souligner qu'elles étaient bien plus grandes que Fairbanks et Kiruna. Par ailleurs, l'idéologie soviétique a eu un impact de taille sur les modalités de construction et d'industrialisation[2] de la ville arctique : une des spécificités de nombreuses villes pionnières dans l'Arctique fut le recours généralisé au travail forcé des prisonniers du Goulag. Leur schéma général est identique : ces premiers centres économiques du Nord sont étonnamment diversifiés en termes d'activités.

Les villes arctiques et nordiques de la première moitié du XXe siècle ont vu leur population croître rapidement[3] pour atteindre dans les années 1960, et surtout 1970, les chiffres les plus élevés de l'Arctique mondial ; cela s'explique par la nouvelle découverte de gisements et l'arrivée d'une main d'œuvre importante, dont les grandes vagues de komsomols (jeunesse communiste), venus travailler et vivre dans ces villes. Celles-ci disposaient d'une industrie de la construction et d'un secteur agricole, de la production de pièces détachées et

2. Aleksandr Piljasov, «Towns of the Russian Arctic: Comparison of the economic indicators», *Vestnik Moskovskogo Universiteta*, Serja 5, Geografija. 4, 2011, p. 64-69. Nadežda Zamjatina, «Arktičeskaia urbanizacija kak frontir» [L'urbanisation arctique comme frontière], *Naučnyi vestnik IaNAO*, 3, 92, 2017, p. 114-120. Timothy Heleniak, «Changing Settlement Patterns across the Russian North at the Turn of the Millennium», in M. Tykkylainen & V. Rautio (éd.), *Russia's Northern Regions on the Edge: Communities, Industries and Populations from Murmansk to Magadan*, Helsinki, Kikimora Publications University of Helsinki, 2008, p. 25-52.

3. Marlène Laruelle (éd.), *New Mobilities and Social Changes in Russia's Arctic Regions,* New York, Routledge, 2017. Timothy Heleniak, «Arctic Population and Migration», in Nymand Larsen Joan & Gail Fondahl (éd.), *Arctic Human Development Report*, *Regional Processes and Global Linkages*, Copenhague, Tema Nord, 2014, p. 53-104.

d'équipements simples, de stations scientifiques et d'une sphère culturelle plutôt développée. Pendant quelques années, Magadan a produit une large gamme de matériaux de construction, jusqu'au verre – ce que l'on a vainement tenté de rétablir, à plusieurs reprises, car les productions locales dans ces villes ne peuvent pas bénéficier « d'économies d'échelle » et ont une efficacité naturellement inférieure à celle des productions de masse dans la zone.

Il n'est guère surprenant qu'avec le développement des transports à partir des années 1950, la multifonctionnalité des villes de l'Arctique et du Nord commence à fondre littéralement. Presque partout, on assiste à la fermeture d'unités de production de matériaux de construction. De même, la production alimentaire se réduit-elle drastiquement ; dans certains cas, même les établissements d'enseignement ferment. La complexité et la complémentarité de ces productions ont été remplacées par de puissants flux interrégionaux ; quant à la production locale, elle est supplantée par l'importation. À l'heure actuelle, l'économie des régions nordiques dans son ensemble n'est toujours pas une économie « normale » susceptible de soutenir pleinement le système économique des entreprises avancées : c'est en fait la tragédie de toutes les régions frontalières.

Au cours des dernières décennies, le déclin de la population du Grand Nord et de l'Arctique est l'une des tendances les plus marquantes de la transformation de la structure territoriale du pays et l'une des composantes les plus importantes de la fameuse « dérive occidentale[4] » de la population en Russie, en particulier celle des monovilles[5]. Le nombre absolu de résidents urbains dans l'Arctique était

---

4. La dérive occidentale (*russkii drejf*) caractérise l'hémorragie démographique des populations de Russie, et essentiellement du Grand Nord, qui ont émigré en Occident à la faveur des années 1990, appelées aussi les années sauvages.

5. Vladimir Didyk & Larissa Ryabova, « Monogoroda Rossiiskoi Arktiki: strategii razvitija (na primere Murmanskoj oblasti » [Les monovilles de l'Arctique russe : stratégies de développement (l'exemple de la région de Mourmansk)], *Èkonomičeskie i social'nye peremeny: fakty, tendentsii, prognoz*, 4 34, 2014, p. 84-99. Žanna Zajončkovskaja, « Vnutrennjaja migracija v Rossii i SSSR v XX veke kak otraženie social'noj modernizacii » [La migration intérieure en Russie et en URSS au XXe siècle comme reflet de la modernisation sociale], *Mir Rossii, Sociologija, Ètnologija*, 1999, 4, p. 22-34. Timothy Heleniak, «Out-migration and Depopula-

une fois et demie plus important à la fin des années 1980 : ils représentent désormais 88,9 % de la population totale, ce qui est plus élevé que dans toute autre région arctique du monde, mais aussi plus que dans les régions les plus « urbanisées » de Russie, comme l'Oural ou la région de Moscou, par exemple. À l'échelle urbaine du pays, les tendances sont diamétralement opposées, voire contradictoires : certaines villes déclinent du fait d'avoir perdu une part importante de leur population tandis qu'un certain nombre de villes très différentes de l'Arctique se sont développées en parallèle[6].

Pluralité du Nord

L'absence d'un modèle unifié est déterminée par la taille et la diversité interne de l'Arctique russe lui-même. Ce constat est une condition nécessaire pour une étude adéquate du Grand Nord selon un spécialiste soviétique, S. V. Slavine (« Le Nord ne peut pas être considéré comme un tout homogène, l'approche différenciée du développement de chaque région du Nord est donc obligatoire[7] »). La nécessité d'une diversité d'approches se reflète même dans la conscience populaire, où le concept de « Nord » (reflétant l'idée de différence et de fragmentation des zones individuelles du Grand Nord) s'est imposé comme posant question autour de la pluralité du Nord [Severa][8]. Les différences sont marquantes. Par exemple, en Tchoukotka, mais aussi au nord de la Iakoutie, ou encore dans le district urbain de Vorkouta (République des Komi), la population urbaine n'atteint plus que 30 à 45 % du niveau de la « fin de l'ère soviétique » (voir tableau 1 et figure 1).

---

tion of the Russian North during the 1990s», *Post-Soviet Geography and Economics,* 40, 3, 1999, p. 281-304.

6. Sophie Hohmann, « Des Suds vers le Grand Nord : recomposition des mobilités et identités urbaines post-soviétiques », *Espace, Populations, Sociétés*, janvier 2021.

7. S. V. Slavin, *Rajonnij razrez plana vtoroj pjatiletki i koncepcija osvoenija severa. Stranicy pamjati: O planax, planirovanii planovikax* [Coupe régionale du plan du Deuxième Plan quinquennal et du concept de la conquête du Nord : plans, planification des urbanistes], M., Profizdat, 1987, p. 181-194.

8. A. A. Komarov, *Net Severa, a est' Severa: O mnogoobrazii ponijatija «Sever» v Norvegii i Rossii* [Il n'y a pas un Nord mais des Nords : sur la compréhension plurielle du « Nord » en Norvège et en Russie], M., URSS, 2016, 288 p.

Commune de Severni, périphérie de Vorkouta (juillet 2018).
© Sophie Hohmann

La population urbaine a diminué bien plus rapidement que la population rurale. La réduction s'est produite principalement dans les villes périphériques éloignées et dans les établissements de type urbain : la population de Bilibine, celle de Pevek et d'Igarka a été divisée par trois, la population de la ville « montagneuse » de Kirovsk dans la péninsule de Kola a diminué de manière significative (environ une fois et demie), Kovdor deux fois, etc. Un certain nombre d'établissements situés dans le district de Vorkouta ont été complètement éliminés. Le district dans son ensemble a perdu deux tiers de sa population et Vorkouta se présente comme une « ville à trous » où des pans entiers des ensembles urbains sont abandonnés, tombent en ruine. La gestion des ruines (des bâtiments abandonnés) de la banlieue de Vorkouta (à Severni par exemple), qui a perdu plus de la moitié de sa population au cours du dernier quart de siècle, est un casse-tête pour l'administration locale.

Commune de Vorgachor, périphérie de Vorkouta (juillet 2018).
© Sophie Hohmann

La ville de Norilsk dans la péninsule du Taïmyr est certainement la plus emblématique pour ce qui est du caractère exceptionnel de l'Arctique russe. La fierté acquise par les populations travaillant à cette latitude extrême se traduit notamment par la référence à ceux que l'on appelait dans les années 1960 « les gars du soixante-dixième degré de latitude », venus en nombre pour participer à la construction de la ville après la fermeture du Goulag en 1957. Cette référence persiste dans de nombreuses villes au-dessus du 69e parallèle.

Les grandes villes étrangères appartenant officiellement à l'Arctique – Anchorage, Tromsø, Reykjavik, etc. – sont situées à des latitudes plus clémentes. Anchorage se trouve à une latitude juste au nord de Saint-Pétersbourg. Norilsk, Vorkouta, Novi Urengoï n'ont pas d'analogues à l'étranger : les villes du Canada ne comptent pas plus de 20 000 habitants, et en dehors du Canada et du Groenland, les conditions climatiques ne sont pas aussi extrêmes que celles des villes russes citées, de même la Scandinavie bénéficie-t-elle d'un climat plus doux. Une autre caractéristique qui distingue fortement l'Arctique russe de l'Arctique non russe est l'abondance de villes mono-industrielles autour de champs pétrolifères. À l'étranger, les villes issues des champs pétrolifères ont soit disparu, soit, au contraire, se

sont développées pour devenir des centres universitaires (Fairbanks) et administratifs (Yellowknife) plus ou moins diversifiés. Enfin, ces villes se situent dans un ordre de grandeur, en termes de population, bien inférieur aux villes arctiques russes. Célèbre pour avoir été entièrement déplacée vers un nouvel emplacement en raison de l'expansion des mines qui menaçait, Kiruna en Suède est presque huit fois plus petite que Norilsk et représente la moitié de Vorkouta. Au Canada, la Labrador City est encore plus petite ; en Russie, elle appartiendrait à la catégorie de « village/colonie de travail ». En Norvège, Kirkenes est minuscule et Hammerfest est une petite ville qui sert de base pour le développement du célèbre champ offshore arctique « Snow White » ; en Russie, Kirkenes et Hammerfest ne seraient pas considérées comme des villes. Seul le port de Narvik peut égaler plus ou moins en termes de population la ville portuaire de Doudinka. Il n'y a que trois grandes villes dans l'Arctique canadien (Anchorage, Fairbanks et Juneau) et, à part Anchorage (291 247 habitants en 2020), les autres ne sont pas plus grandes que Goubkinski à Iamal (autour de 30 000 habitants). Il n'empêche que de nombreuses villes de l'Arctique russe subissent un déclin, parfois même une véritable hémorragie de population comme à Igarka, ou dans les régions de Tchoukotka et Magadan, avec une baisse de 50 à 75 % de leur population[9] ce qui les a transformées en véritables villes fantômes[10].

Mais comment interpréter cette baisse impressionnante de la population ? Par exemple, la ville de Mourmansk, qui a perdu environ un quart de sa population par rapport aux années 1980, est dorénavant classée parmi les dix premières villes de Russie (bien que la méthodologie soit sujette à caution, il n'en reste pas moins que la ville présente des caractéristiques positives qui l'ont hissée parmi les 10 villes les plus dynamiques). Le déclin de la population arctique au cours de la période post-soviétique pourrait aussi s'expliquer par la spécialisation vers « trop de matières premières » et à un moment donné un épuisement comme pour la ville minière de Vorkouta qui a vu la majorité de ses mines fermer (sur 14 mines, seules 3 restent en service).

---

9. Genevieve Parente, *Comparative Migration Trends in Russian Arctic Cities: Igarka and Norilsk*, Master thesis of the George Washington University, Mai 2012.
10. Timothy Heleniak, «Growth Poles and Ghost Towns in the Russian Far North», in Elana Wilson Rowe (éd.), *Russia and the North*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2009, p. 129-163.

Mémorial dédié aux mineurs de la mine de Severni,
dans la périphérie de Vorkouta (juillet 2018).
Après le coup de grisou de 2016, la mine a été fermée. Toutes les personnes ont été expulsées de la ville, recevant en tout et pour tout de 80 000 à 120 000 roubles pour leur réinstallation, en fonction de la durée de leur emploi.
Les maisons ont été mises sous cloche, le chauffage et l'électricité ont été coupés pour empêcher les gens de revenir.
© Sophie Hohmann

Mine à l'abandon, périphérie de Vorkouta (juillet 2018).
© Sophie Hohmann

De plus, les conditions de travail sont très mauvaises[11] et se distinguent par exemple de celles des grandes mines de Norilsk et de ses satellites. Dans l'Arctique mondial, près de la moitié de la population urbaine vit dans des villes universitaires (et plus encore si l'on inclut les banlieues des villes universitaires). Dans l'Arctique russe, il y a, pour le moins, quatre villes « intellectuelles et universitaires » : Mourmansk, Arkhangelsk, Apatity, Norilsk. Mourmansk et Arkhangelsk possède une université et tout un réseau d'institutions scientifiques, Apatity possèdent le seul centre scientifique régional arctique de l'Académie des sciences de Russie ; Norilsk dispose depuis 2021 de sa propre université, son institut ayant été doté de ce statut. Au contraire des villes de l'Arctique non russe, les villes arctiques russes sont presque exclusivement des villes dites « de gisements », démunies de ressources en termes de fonctions administratives, d'institutions scientifiques et universitaires. Ces villes vivent de la production de pétrole

11. Sophie Hohmann, « Des Suds vers le Grand Nord : recomposition des mobilités et identités urbaines post-soviétiques » art. cit.

et de gaz[12] ou de production de minerais (nickel, cuivre, charbon, etc.), ce qui les rend extrêmement dépendantes des politiques d'approvisionnement en biens manufacturés et surtout en biens alimentaires. Au cours du dernier quart de siècle, la population de la région de Mourmansk a radicalement diminué (d'un tiers environ) cédant la place à la région d'Arkhangelsk comme leader des régions du district fédéral du Nord-Ouest en termes de population en général et de population urbaine en particulier. Du point de vue des tendances mondiales, la ville de Mourmansk devrait cependant être en pleine croissance puisque cette région détient un centre administratif, une ville universitaire, et qu'elle est relativement diversifiée. De plus elle dispose d'une formidable position concernant les transports terrestres (chemin de fer reliant Mourmansk à Saint-Pétersbourg et routes praticables) et les transports maritimes dans l'Arctique russe avec un port libre de glace toute l'année grâce au Gulf Stream !

Dans le même temps, la population urbaine des villes pétrolières et gazières purement extractives du district autonome Iamalo-Nénètse a atteint, en 2019, 120 % de son niveau de 1989 (tableau 1) ; la population des villes de Novi Ourengoï et Goubkinski, ainsi que de nombreux villages et petites villes de Iamal a continué à augmenter ces dernières années. La croissance économique de ces secteurs, les immenses investissements sur les grands chantiers de production, la création de nouvelles bases[13] logistiques à Sabetta et Novi Port de même que le terminal de gaz liquéfié, jouent un rôle clé dans ces processus de peuplement. L'attraction exercée par les possibilités de travail et les salaires plus élevés qu'ailleurs favorisent cette croissance.

En revanche, les centres d'approvisionnement des régions sous des latitudes extrêmes qui n'ont pas eu la chance de se trouver à proximité de champs d'hydrocarbures (par exemple les villes portuaires de Dikson, de Tiksi) ont perdu 80 % de leur population.

---

12. Nadežda Zamjatina & Ruslan Gončarov, «Arktičeskaja urbanizacija: fenomen i sravnitel'nij analiz» [L'urbanisation arctique : phénomène et analyse comparée], *Vestnik Moskovskogo universiteta*, Serija 5, *Geografija*, 2012, p. 69-82. https://vestnik5.geogr.msu.ru/jour/article/view/718 (consulté le 5 septembre 2021).

13. Alexandr Piljasov, «Goroda bazy Arktičeskogo frontira» [Les bases urbaines de la frontière arctique], *Voprosi geografii,* 14, 2016, p. 503-529.

Tableau 1 : Variations de la population par région sur le territoire arctique entre 1989 et 2019

Région	Population totale 1989	Urbain	Rural	Population totale 2019	Urbain	Rural	Ratio population 1989/2019 en %	Urbain	Rural
Région de Mourmansk	1 146 757	1 056 296	90 461	748 056	689 968	58 088	65,2	65,3	33,4
Région d'Arkhangelsk	1 094 331	1 044 788	49 543	805 785	776 276	29 509	73,6	74,3	26,9
District autonome Iamalo-Nénètse	486 164	378 600	107 564	541 479	454 254	87 225	111,4	120	91
Territoire de Kranoïarsk	368 028	330 014	38 014	228 943	207 560	21 383	62,2	62,9	56,3
République de Sakha (Iakoutie)	143 742	92 676	51 066	88 710	42 225	46 485	61,7	45,6	64,2
Municipalité de Vorkouta (République des Komi)	216 176	214 527	1 649	74 756	74 312	444	34,6	34,6	78,8
District autonome de Tchoukotka	157 528	114 239	43 289	49 663	35 193	14 470	31,5	30,8	59,6
District autonome Nénètse	54 840	34 349	20 491	43 829	32 108	11 721	79,9	93,5	57,2
République de Carélie	15 218	7 362	7 856	10 284	4 094	6 190	67,6	55,6	81,1
Total	3 682 784	3 272 851	409 933	2 591 505	2 315 990	275 515	70,4	70,8	67,2

Sources : données recensement 1989 et recueil de données 2019 (site de Rosstat : www.rosstat.ru, Service fédéral de la statistique russe).
Données compilées par Nadejda Zamiatina.

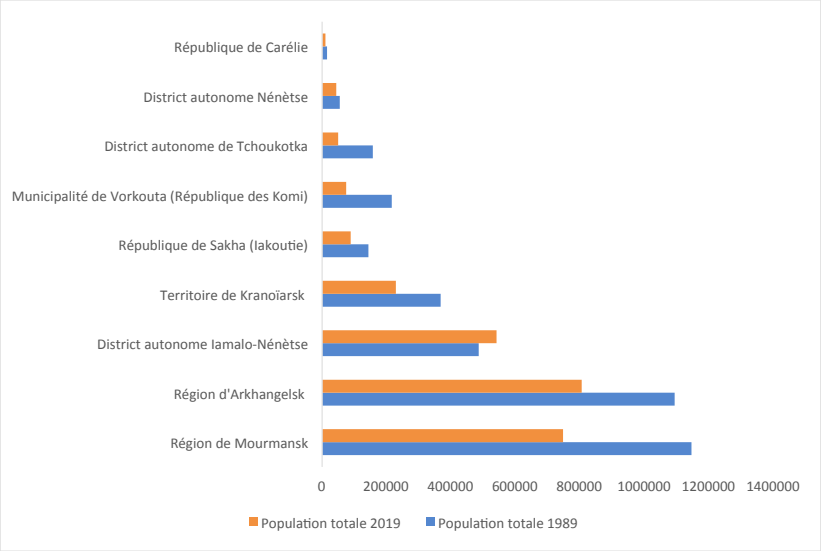

Figure 1 - Évolution de la population urbaine par région sur le territoire arctique de la Fédération de Russie, 1989-2019. Compilation faite par Nadejda Zamiatina à partir des données de Rosstat, www.rosstat.ru (Service fédéral de la statistique russe). Diagramme réalisé par Sophie Hohmann.

Malgré cela, ce sont des centres portuaires uniques en termes d'emplacement géographique, et d'après les documents officiels, il n'est pas question pour le moment de fermer ces ports. On peut dire qu'ils ont atteint une certaine homéostasie, mais ces endroits, malgré des modalités de fonctionnement peu claires, vont continuer d'exister manifestement dans un état de « demi-vie ». L'incertitude quant au développement de l'Arctique peut jouer un rôle important dans leur destinée. En effet, la région est encore peu explorée et de nouvelles industries pourraient bien voir le jour à l'avenir. Par exemple, ces dernières années, l'exploitation d'importants gisements de charbon près de Dikson[14] a connu un essor soudain et un regain d'activité économique.

14. Dikson est un port situé aux confins septentrionaux du territoire de Krasnoïarsk à 73e30' de latitude, à 700 kilomètres du port de Doudinka. La ville a connu une véritable hémorragie de sa population qui est passée de 4 449 habitants en 1989 à 319 en 2021.

Un aperçu du port de Dikson (octobre 2018).
© Nadejda Zamiatina.

Maison de la culture de Dikson (octobre 2018).
© Nadejda Zamiatina.

La stratégie adoptée en 2020 pour le développement du territoire arctique de la Fédération de Russie prévoit le développement intégré des « établissements, dans lesquels sont situés des organismes et des organisations remplissant des fonctions dans le domaine de la sécurité nationale et (ou) des fonctions de base pour le développement de centres de ressources minérales ainsi que la mise en œuvre de projets économiques et d'infrastructures dans l'Arctique ». Dans le même temps, il est prévu d'atteindre un solde migratoire positif dans la zone arctique d'ici 2035[15]. Les indicateurs clés de la stratégie sont, d'une manière ou d'une autre, liés à la croissance du chiffre d'affaires du fret de la route maritime du Nord, lui-même basé sur le développement de nouveaux gisements et l'exportation de matières premières naturelles à l'étranger – gaz naturel liquéfié et pétrole – de la Sibérie occidentale, nickel et charbon du Taïmyr, etc. Les calculs et prévisions en la matière, bien qu'ajustés, sont fondés sur des réserves géologiques spécifiques[16]. Il y a moins de certitude quant au solde migratoire. Pour autant qu'il soit possible d'en juger d'après les plans des entreprises d'extraction, les principaux projets relatifs aux matières premières sont censés être réalisés en rotation (*vaxt*)[17]. La question est donc de savoir où iront les résidents potentiels de l'Arctique. Or, depuis 25 ans, l'on assiste à un rétrécissement de l'espace urbain des villes arctiques en déclin, avec la liquidation des implantations « peu prometteuses » dont le sort est lié à l'épuisement des gisements. Dans ce cas de figure, il est difficile d'imaginer que l'exode des populations cesserait puisque ces villes n'ont plus rien à offrir ; les conditions de vie y sont suffisamment « répulsives » pour ne pas les retenir davantage. En revanche les villes se trouvant en pleine croissance démographique comme notamment celles de la péninsule du Iamal situées autour de gisements très dynamiques, voient des populations très mobiles s'installer et cela

15. Décret présidentiel 645 du 26 octobre 2020.

16. https://russian-arctic.info/info/articles/sudokhodstvo-i-korablestroenie/realizatsiya-mineralno-syrevogo-i-logisticheskogo-potentsiala-arkticheskoy-zony-rossii-kak-vypolnit-/ (consulté le 12 février 2023).

17. Le travail en rotation ou « de longue distance » commence vers la fin des années 1970, mais c'est surtout dans les années 2000 qu'il prend de l'ampleur. Gertrude Saxinger, «Infinite Travel. The Impact of Labor Conditions on Mobility in the Northern Russian Petroleum Industry», in Marlène Laruelle (éd.), *New Mobilities and Social changes in Russia's Arctic regions*, *op. cit.*, 2017, p. 85-103.

dès les années 1970-1980 ; sur le plus long terme, cela incite au développement de ces villes. Cette mobilité s'inscrit souvent dans le cadre de programmes de travail en rotation et tout un environnement de services s'est consolidé autour des lieux de travail et de vie. Dans ces villes de l'Arctique, les questions de mobilité sont multiformes et les transformations y ont généré des politiques restrictives d'un point de vue socio-économique mais aussi démographique avec des plans de réinstallation de populations. Ces plans ne tiennent pas compte, la plupart du temps, de l'attachement de ces populations au travail qui les a construits non seulement économiquement mais aussi socialement, et du lieu marqué, dans leur imaginaire au sceau de l'héroïsme et de la nostalgie.

Vers une reformation des villes arctiques ? Les politiques de repeuplement et de réinstallation face à l'attachement aux lieux

Vous est-il déjà arrivé de conduire pour vous rendre au travail dans le blizzard (*purga*) par moins 30 degrés ? Et ce, dans l'obscurité de la nuit polaire ? Nombreux sont ceux qui, plus d'une fois, se sont demandé « Pourquoi vivre et travailler dans de telles conditions ? Pourquoi traîner un enfant emmitouflé jusqu'aux yeux pour l'amener au jardin d'enfants ? Pourquoi être privés de la renaissance de la nature jusqu'au mois de juin ? Et si l'on considère le problème du point de vue institutionnel, les questions sont encore plus nombreuses : pourquoi entretenir ce même jardin d'enfants, nettoyer la route qui y mène et faire venir des produits laitiers dans des conditions si difficiles ? ».

Ici se pose véritablement la question de la perspective des villes arctiques et de la réinstallation « ailleurs » sur le continent (*materik*). L'éventail des idées sur ce qui « doit » être fait pour les villes arctiques est incroyablement large. Dans un certain nombre de villes, les administrations réfléchissent à la manière dont on pourrait « rétrécir de façon gérable » l'espace urbain. Dans certaines régions très déprimées économiquement, les habitants adressent des lettres aux autorités pour leur demander de les aider à se réinstaller. Dans leurs tribunes libres, ils soulèvent la question de la « cessation du financement » que le Nord a d'ailleurs connue dans les années 1990. Dans le même temps, les optimistes, à l'écoute des nouvelles sur le développement de l'Arctique, se laissent aller à l'enthousiasme sur la « construction de

nouvelles villes » et sur les bienfaits qu'il y aurait à « vivre à Sabetta[18] ». Toutes ces questions suscitent de nombreuses controverses.

Les mesures concrètes de réinstallation ont commencé par la restructuration de l'industrie du charbon lorsqu'en 1992 le gouvernement a demandé à la Banque internationale pour la reconstruction et le développement (BIRD) des prêts pour soutenir la réforme. La Banque a déclaré Vorkouta comme étant une « zone de stabilisation ». Cela signifie qu'aucune nouvelle construction n'y sera réalisée. Des constructions presque achevées ont été abandonnées. Tous les discours portant sur les problèmes d'emploi dans les régions charbonnières et les programmes liés à l'emploi en préparation se concentrent sur l'atténuation des effets des fermetures de mines et des licenciements massifs sur les mineurs. En même temps, nos observations sur le terrain suggèrent que les travailleurs du secteur social et les entreprises et unités qui entretiennent les mines de charbon ne sont pas couverts par les programmes gouvernementaux, bien que leur situation soit souvent bien pire que celle des mineurs.

En 1993, un programme de la Banque mondiale a été adopté pour fermer quarante-deux mines de charbon, dont une à Vorkouta. Dans le cadre de ce « programme charbon » la colonie « pionnière » de Khalmer-Yu[19] près de Vorkouta a fait l'objet d'une politique de réinstallation complète. Selon le décret du gouvernement russe 1351 portant « Sur la liquidation de la mine de Khalmer-Yu » du 25 décembre 1993, la colonie devait être réinstallée de manière très « civilisée ». Le décret signé par Viktor Tchernomyrdine alors Premier ministre (jusqu'en 1998) stipulait « que les habitants de Khalmer-Yu, quittant la prétendue colonie, se verront attribuer une indemnité forfaitaire aux fins :

---

18. Sabetta se trouve à 71°16' de latitude dans le district autonome Iamalo-Nénètse, au bord de la mer de Kara, près de l'embouchure du fleuve Ob. Sabetta est devenue une immense base de travail en rotation avec plus de 25 000 personnes travaillant sur les sites de production et de transformation gazière.

19. Khalmer-Yu est une colonie, sorte de village fantôme se situant à 70 kilomètres au nord-est de Vorkouta, dans la République des Komi. Il est niché dans la toundra au pied même de l'Oural polaire. Consulter aussi ce lien sur les réinstallations de force par les forces OMON russes : http://kotklad.ru/viewtopic.php?f=93&t=890

Tempête de neige (*purga*) à Norilsk. Ces jours-là, les enfants ne vont pas à l'école (mars 2019). © Nadejda Zamiatina

- d'obtenir un logement sur leur nouveau lieu de résidence à raison de 18 mètres carrés de surface utile par membre de la famille et du coût de construction d'un mètre carré de surface utile de 250 000 roubles aux prix du deuxième trimestre de 1993, avec indexation ultérieure du coût indiqué ;
- de percevoir le paiement des frais de transport, des biens et des bagages par chemin de fer, mais pas plus d'un wagon par famille […].

En réalité, la réinstallation a été associée à un certain nombre de manipulations et d'abus (une analyse détaillée de la fermeture de la mine et de la colonie est présentée dans un article écrit par V. A. Borisov[20]) : des achats ciblés de logements ont été effectués sur des fonds d'indemnisation, il y a eu de nombreuses fraudes dans ce domaine ; certaines familles ont reçu des logements très chers, tandis que d'autres n'ont rien reçu. L'histoire abjecte de l'expulsion forcée de familles qui étaient restées et furent encerclées par la police anti-émeute est restée gravée dans les mémoires. Malgré cette affaire et ces circonstances, les professionnels sont d'avis qu'une fermeture « civilisée » coûte trop cher à l'État et n'est pas possible au vu de la situation

20. http://ecsocman.hse.ru/data/990/785/1219/003_Borisov_22-35.pdf.

actuelle. Les représentants des structures officielles sont donc convaincus qu'il n'y aura pas de second Khalmer-Yu[21].

La deuxième vague de réformes du peuplement visant à réduire la population du Nord est apparue au début des années 2000, avec un projet initié par la Banque mondiale qui a alloué à dessein des fonds pour la réinstallation des personnes de trois territoires pilotes du Nord : le district de Sousouman de la région de Magadan, la ville de Norilsk ainsi que ses satellites et celle de Vorkouta[22]. La ville de Norilsk a été la plus concernée mais le projet n'a pas donné les résultats escomptés. Cette réforme était réalisée sans compter le fort attachement certes paradoxal mais réel des populations norilskaises à la ville. À Norilsk, il s'agissait de « compresser » les populations à la différence du district de Sousouman où des micro-districts entiers ont été « liquidés ». Une autre question importante soulevée par ces réformes de peuplement concerne directement la localisation et l'entreprise qui « nourrit » la ville, surtout quand celle-ci est mono-industrielle. Les logements et les services communaux les plus efficaces sur le plan énergétique ne résolvent pas le problème de l'emploi même si, là encore, en théorie, il appartiendrait aux habitants de décider s'ils doivent quitter leur établissement pour travailler en équipe, aller à la pêche ou créer de petites entreprises pour desservir une autoroute ou une société minière voisine. Les habitants de Teriberka, petit bourg de pêche où se trouvait une conserverie de poisson au bord de la mer de Barents, au nord de Mourmansk, voit sa population contrainte de se réinstaller ailleurs malgré la route qui relie Teriberka à Mourmansk. Teriberka a accueilli en 2012 une partie du tournage du film *Leviathan*, d'Andreï Zviaguintsev, ce qui en a fait un lieu touristique en plus d'être un endroit véritablement insolite en pleine nature et dans une région extrême du continent.

---

21. Une analyse détaillée de la fermeture de la mine et de la colonie est présentée dans l'article de Vadim Borisov, Irina Kozina & Irina Tartakoskaja, «Problemy zanjatosti v šaxterskom regione» [Les problèmes d'emploi dans les régions minières], *Sociologičeskij žurnal*, 3, 1997, p. 138.

22. The World Bank. Report ICR00001343, Implementation completion and results report (ibrd-46110) on a loan in the amount of US$ 80 million to the Russian Federation for a Northern restructuring project, 21 juin 2010. http://documents.worldbank.org/curated/en/586881468303880427/pdf/ICR13430ICR0Bo1B01Official0Use01091 (consulté le 12 mai 2021).

Village de Teriberka, péninsule de Kola (juillet 2015).
© Sophie Hohmann

Bateaux fossilisés dans la baie de Teriberka (juillet 2015).
© Sophie Hohmann

Rue centrale de Teriberka (juillet 2015).
© Sophie Hohmann

Teriberka, décision de réinstallation (mai 2017).
© Nadejda Zamiatina

Comme l'a déclaré un habitant de la zone dite de « déblayage » et qui résiste à la réinstallation : « Si nous sommes réinstallés ailleurs, comment feront les touristes pour ressentir les choses ? ». Le sous-entendu est clair : puisqu'il y n'aura plus d'habitants, qu'auront-ils à voir au-delà de la nature, de la vie quotidienne, de la mémoire des lieux, des hommes ? C'est précisément ce que recherchent les projets touristiques actuels : mettre en valeur la nature arctique, nordique et investir les lieux pour les transformer de manière viable pour le tourisme. La question de l'expulsion[23] des quelques habitants restants de Teriberka vers la ville de Kola à l'ouest de la région ou vers d'autres endroits a été activement soulevée mais les habitants sont très attachés à ce lieu qui est le leur.

Paradoxalement, malgré le modèle brandi de la transition vers une économie de marché, ces questions ne sont presque jamais soulevées lors des discussions sur le sort des colonies des peuplements. Au contraire, la question de décider de fermer une colonie est liée, d'une manière très « socialiste », aux dépenses budgétaires des services publics et notamment à celles du poste dédié à l'approvisionnement en denrées alimentaires et en carburant. Les résidents ne voient pas toujours ce « déménagement » comme une aubaine.

Alla Bolotova et Florian Stammler[24] soulignent que la participation aux programmes de relocalisation des populations du Grand Nord plus au sud sur le continent (*materik*) ne reflète pas la réalité du flux de migration sortante, elle indique plutôt la demande d'une famille pour de meilleures conditions de logement[25]. Le principal message du pro-

---

23. À Teriberka, le problème est uniforme, car il y a des restrictions en ce qui concerne la sécurité des habitants désirant vivre à proximité de la centrale hydroélectrique, et en ce qui concerne la situation économique et institutionnelle de la pêche, comme le montrent les entretiens de l'auteure avec les habitants de Teriberka en 2018.

24. Alla Bolotova & Florian Stammler, «How the North became Home: Attachment to Place among Industrial Migrants in the Murmansk Region in Russia», in L. Huskey & C. Southcott (éd.), *Migration in the Circumpolar North: Issues and Contexts*, Edmonton, CCI Press in cooperation with the University of the Arctic, 2010, p. 193-220.

25. Nikolaj Vaxtin & Štefan Dudeck (éd.), *Deti devjanostyx v sovremennoj Rossijskoj Arktike* [Les enfants des années 1990 dans la Russie arctique contemporaine], SPb., Izdatel'stvo Evropejskogo universiteta v Sankt-Peterburg, 2020, 432 p.

gramme était de lutter contre la « surpopulation » du Nord, qui était évaluée à la fois par des comparaisons avec des pays de l'Arctique non russe et par la situation spécifique de la Russie à l'époque où le projet avait été élaboré. La comparaison a montré qu'en Russie, la population du Nord représentait 10 % de la population totale (avec le paiement de divers « avantages nordiques[26] » s'élevant à 6 % du PNB), alors que dans les pays étrangers, la population des zones situées au nord du cercle arctique ne dépassait pas 1 %. L'accent a été mis sur l'irrationnalité de la gestion de la vie quotidienne dans le Nord : dans les régions où les températures moyennes sur de longs mois se situent entre -15 et -45°C, le coût de la vie est 4 fois plus élevé que dans le reste du pays.

Il est certain que ce programme a été motivé par des spécificités propres à la Russie dans les années 1990. En effet, l'exode de la population du Nord avait déjà commencé à la fin des années 1980 en raison notamment de la réduction des avantages offerts par le Nord (subsides polaires). De plus, la forte baisse de la qualité de l'approvisionnement des régions du Nord en denrées alimentaires et en produits de première nécessité toucha de plein fouet ces populations qui dans un contexte d'inflation généralisée et la fermeture d'un certain nombre d'entreprises, sont parties définitivement. Cependant, ce sont surtout les personnes en âge de travailler, plutôt aisées, ainsi que les jeunes, qui ont quitté le Nord. À l'inverse, la part des personnes âgées, des retraités et des personnes économiquement démunies ne disposant pas de moyens financiers suffisants pour se réinstaller a commencé à augmenter rapidement. Les enquêtes sociales menées pendant la préparation du projet ont montré que la possibilité de partir était une priorité pour beaucoup.

La communauté scientifique doutait de la justesse de la mesure visant à lutter contre la surpopulation dans le Nord[27]. Mais apparem-

26. Sur les avantages nordiques ou subsides polaires et coefficients de nordicité, consulter Sophie Hohmann, « Des Suds vers le Grand Nord : recomposition des mobilités et identités urbaines post-soviétiques », art. cit.

27. Consulter par exemple l'article des scientifiques les plus influents dans le domaine des études sur le Nord de cette époque : Vladimir Kotljakov & Grigorij Agranat, « Rossijskij Sever – kraj bol'šix vozmožnostej » [Le Nord russe, une région à l'immense potentiel], *Vestnik Rossijskoj Akademii Nauk*, 1, 1999, URL : http://vivovoco.astronet.ru/VV/JOURNAL/VRAN/RUSNORD.HTM (consulté le 15 mai 2023).

ment, c'est précisément à la fin des années 1990, dans le contexte général de l'augmentation des migrations en provenance du Nord, que l'aide au départ des retraités et d'autres catégories socialement défavorisées s'est avérée particulièrement pertinente. C'est à cette époque qu'ont été définis les principes généraux de l'aide à la réinstallation en provenance du Grand Nord selon lesquels les retraités et les personnes handicapées bénéficiaient d'une aide prioritaire. Toutefois, l'aide supplémentaire apportée spécifiquement aux retraités peut être considérée dans une certaine mesure comme une « dépendance pour sortir de l'ornière » qui s'est formée dans les années 1990. Dès la fin du projet, c'est-à-dire au milieu des années 2000, la situation semble avoir changé, car parmi les potentiels bénéficiaires des prestations, il y avait environ la moitié de « refuzniks » (50 % à Vorkouta, 50 % à Norilsk et 46 % dans le district de Sousouman). Ces personnes ont refusé de quitter le Nord pour les raisons suivantes :

- insatisfaction quant au niveau de l'aide financière et la nouveauté même du système des chèques-logement,
- particularités des zones pilotes sélectionnées pour le projet[28],
- peur de déménager vers un nouveau lieu de résidence (notons que ce facteur est particulièrement important pour les personnes âgées).

En outre, la migration de retour a également commencé pour les raisons suivantes identifiées par les experts de la banque internationale pour la reconstruction et le développement en 2005 :

- désir de poursuivre une expérience professionnelle dans le Grand Nord (« hors du continent »),
- désir d'aider les enfants et les petits-enfants qui vivent dans le Nord,
- problèmes d'adaptation sur le « continent »,
- désir d'acheter un logement en dehors du Nord pour les vacances d'été[29].

---

28. À Norilsk, la mise en œuvre du programme peut être considérée comme proche de l'échec. Comme le notent les auteurs du rapport du projet, la ville bénéficie déjà d'une aide importante de la part de l'entreprise formatrice de la ville, Norilsk Nickel, ainsi que d'un niveau de vie élevé à Norilsk même.

29. The World Bank, Report ICR00001343. Implementation completion and results report (ibrd-46110) on a loan in the amount of US$ 80 million to the Russian Federation for a Northern restructuring project. 21 juin 2010, art. cit.

La réinstallation et le repeuplement du Grand Nord présentent des aspects très douloureux que l'on ne peut éviter. Une grande partie des habitants présents dans le Nord lorsque les programmes de réinstallation et de relocalisation ont débuté étaient venus travailler dans ces régions pour gagner plus d'argent (ce qu'on appelle en russe le « rouble long », N.d.T.) et bénéficier de subsides polaires ainsi que de l'application de coefficients de nordicité, ce qui présente une différence suffisante pour attirer dans les villes du Grand Nord les populations. Celles-ci n'étaient absolument pas préparées à l'idée de « quitter le Nord pour aller n'importe où ». Dans une certaine mesure, l'échec des programmes de réinstallation était dû au fait que les personnes qui venaient dans le Nord, par exemple pour gagner de l'argent pour un appartement, y voulaient un bel appartement, une plus-value était donc envisagée, ce qui est compréhensible.

Il semblait que le problème pouvait être résolu simplement en distribuant l'équivalent du coût du logement en espèces. En effet, dans la pratique mondiale, il est courant de racheter les logements d'une ville réinstallée. Par exemple, à Kiruna (la ville a été déplacée en raison de l'expansion des mines situées littéralement « sous » la ville existante et qui de fait la menaçaient d'effondrement), les résidents pouvaient choisir entre obtenir un logement dans la nouvelle Kiruna ou un équivalent en espèces leur permettant d'acheter un logement dans une autre région. Cependant, dans les années 1990, l'inertie soviétique de la pratique consistant à « fournir » des logements aux travailleurs a fonctionné : les logements ont été distribués « d'en haut » et, immédiatement des plaintes ont été déposées concernant leur qualité et l'équité même de la distribution. En outre, il y a eu un manque catastrophique d'argent pour la réinstallation (également dû à de nombreuses irrégularités dans son organisation).

Les problèmes liés aux attentes des résidents en matière de réinstallation, d'une part, et aux abus de toutes sortes, d'autre part, sont probablement les plus discutés en ce qui concerne la réinstallation et le déménagement. Le fait que le respect de la loi soit également nécessaire dans ce domaine ne distingue pas le problème de la réinstallation des autres problèmes dans ces régions de Russie. Il existe des gens qui ne veulent tout simplement pas quitter leur ville, quand bien même les conditions sont extrêmes et jugées intenables pour une personne qui habiterait sur le « continent ». Ainsi en témoigne un extrait d'un entre-

tien mené par l'auteure[30] dans la ville d'Igarka qui a perdu près de 75 % de sa population après la fin de l'Union soviétique :

> - NZ (Nadejda Zamiatina) : Après tout, vous êtes un spécialiste de haut niveau, vous avez une immense expérience ; pourquoi ne partez-vous pas ?
> - C'est une question difficile. Je ne sais pas, je suis né ici… C'est ma patrie, je suis né et j'ai grandi ici, j'ai tout ici. Quelque part… Pour être honnête, je n'en ai aucune idée. Ici, la mer, la rivière, l'eau, la pêche, la chasse. Où dois-je aller ? À Krasnoïarsk ? Je veux dire, l'endroit le plus proche ? Qu'y a-t-il à faire ? On ne peut pas pêcher à Krasnoïarsk : il n'y a pas de poisson là-bas. Et s'il y en a, ils sont tous contaminés. Que faire ? Boulot-dodo ? Je ne peux pas. Je veux dire, il y a des gens qui…, je connais beaucoup de gens là-bas… qui vivent au rythme du boulot-dodo, moi je ne peux pas. C'est ma vie, c'est comme ça que je suis, en mouvement.
> - NZ : … la pêche vous retient-elle vraiment, la nature ?
> - Oui, la nature, c'est tout. J'ai une cabane là-bas [à Igarka, sur une île où se trouve l'aéroport, N.d.T.], j'ai quelques fermes, des garages, des machines, des véhicules, etc.
> - NZ : Vous vivez sur l'île ou bien vous vivez ici ?
> - Non, pourquoi ? Je vis dans un immeuble de cinq étages juste à côté. La cabane, c'est pour l'hiver.
> - NZ : Vous vivez ici comme si l'endroit vous appartenait ?
> - Oui, bien sûr.

Le travail en rotation avec ou contre la ville ?

Il est certainement très pratique de travailler là où l'on vit. Les contingences imposées par une technologie complexe et ce, dans des niches industrielles spécifiques où de longues interruptions de travail conduisent à un affaiblissement de l'automaticité du travail, plaident souvent en faveur de la résidence permanente, même dans des conditions difficiles. On entend souvent dire que le travail en rotation n'est pas acceptable ni adapté aux conditions requises par les mines et d'autres industries présentant des dangers et requérant de solides qua-

30. Extrait d'un entretien réalisé par Nadejda Zamiatina à Igarka avec Alexandre, 50 ans, ancien capitaine de navire en 2018.

lifications. Voici ce que le premier maire de la ville de Talnakh[31], ingénieur de formation, pense du travail en rotation[32] :

> Et puis, le travail en rotation va devenir une méthode de plus en plus répandue, ils vont expulser les travailleurs ordinaires… Mais c'est impossible avec les mineurs – ce n'est pas Gazprom [eux : sous-entendu les ouvriers spécialisés N.d.T.], ils viennent, changent les valves et s'en vont.
>
> La situation à la mine change quotidiennement. Vous pouvez éliminer tout le monde. Il faudrait la moitié des avions russes pour le faire ! Et pour faire venir les gars en rotation (*vaxtoviki*), il faudrait l'autre moitié des avions russes. Ensuite il faudrait deux semaines pour les initier au travail à la mine. Le mineur doit être formé, il doit être guidé dans les mines, on doit lui montrer les sorties de secours. Et si quelque chose arrive, où peut-il aller ? Cette technologie de travail en rotation : c'est impossible.

Cependant, il existe des exemples d'utilisation tout à fait réussie des équipes en rotation dans des mines à l'étranger et, en Russie, dans les installations de sociétés étrangères, par exemple, dans la mine canadienne de Kinross Gold en Tchoukotka comme l'évoque ci-dessous le vice-président de Kinross Gold en Russie[33] :

> Les gars de […] [un autre site minier] sont venus nous rendre visite, et ils ont également emmené quelques ingénieurs en chef des mines de la région de Magadan. Certains sont venus en avion, d'autres en voiture. Et moi, parce que je n'ai pas travaillé dans les entreprises russes depuis longtemps, j'ai été surpris par les questions qu'ils nous ont posées. Lorsqu'ils sont descendus à la mine, ils ont été surpris par la qualité de la fixation et de renforcement de la voûte de la mine et ils ont pensé qu'il s'agissait d'une sorte d'exposition, de démonstration spécialement pour eux. Alors que pas du tout !

Peut-être que la clé de l'utilisation et/ou de la non-utilisation des travailleurs en rotation dans les mines réside dans une organisation

---

31. Talnakh, qui au début était un village de géologues, a acquis le statut de ville en 1982. Elle est alors devenue une ville satellite de Norilsk avec en 2021 47 000 habitants.

32. Extrait d'un entretien réalisé par Nadejda Zamiatina avec Ju. L. Luks, le premier maire de Talnakh dans les années 1980, et ouvrier spécialisé dans la mine de Komsomolskaja, à Norilsk en avril 2019.

33. Extrait d'un entretien réalisé par Nadejda Zamiatina avec A. P. Tcherdantsev, vice-président de Kinross Gold en Russie pour la sécurité industrielle et l'environnement, à Moscou en octobre 2019.

plus prudente et rationalisée de la production, lorsque la sécurité est assurée par davantage de « travail matériel », alors que dans la pratique russe plus courante (et surtout dans le Nord), elle est assurée par les compétences et l'intuition du travailleur lui-même, dont les compétences sont donc soumises à des exigences particulières. En d'autres termes, la sécurité des équipes exige des investissements accrus dans l'agencement de la production et l'organisation du travail et de la vie, et les travailleurs locaux sont plus susceptibles que les travailleurs en rotation de fournir du travail dans une situation extrême « sur parole ».

Par comparaison, il est intéressant de noter que dans le Nord canadien, l'établissement éloigné de populations permanentes est souvent doté de professionnels hautement qualifiés dans différents domaines (médecine, par exemple) sur la base d'une rotation. Alex Oyler, un chercheur canadien qui a travaillé pendant plusieurs années sur une base contractuelle dans l'une des colonies inuit du nord du Canada, relate le travail en rotation d'un médecin venu du Japon ! En ce qui concerne le travail sous contrat, celui-ci présentait également de nombreux inconvénients. Le spécialiste passait notamment par une longue période d'adaptation (bien plus longue que sur le continent) à l'établissement donné avant de pouvoir gravir les échelons. Vladimir Ianovski, chercheur à Magadan, a décrit ce processus de manière très poignante à la fin des années 1960 :

> Tout le monde ne considère pas le Nord comme un lieu de résidence permanent. Chaque année, des dizaines de milliers de personnes ayant vécu dans le Nord pendant dix ans ou plus le quittent définitivement. De nouvelles populations s'installent ainsi dans les quartiers abandonnés par les "anciens" qui ont quitté le Nord. […] Le processus est logique, mais son intensité ne se justifie ni économiquement, ni socialement, ni sous d'autres aspects : chaque année, des millions de personnes passent par « les meules » du Nord et les premières centaines de milliers s'installent.
>
> […] Le Nord, c'est le Nord, et tous les travailleurs venus d'autres régions du pays pour travailler sur le champ aurifère de Tchoukotka, par exemple, ne s'adaptent pas rapidement à la façon dont les machines sont utilisées ici. Le bulldozer est le même, et il [le conducteur] est expérimenté mais non, il ne peut pas l'utiliser de la même manière [les conditions de travail et des sols requérant une autre approche du travail, N.d.T.]. De nombreux jours s'écouleront avant qu'un conducteur de bulldozer ne commence à ouvrir la tourbe et à fournir des sables aurifères à un hydro-transporteur aussi habilement et rapidement qu'il l'a fait en Sibérie. En conséquence, le taux de croissance de

> la productivité du travail diminue et les pannes d'équipements coûteux deviennent plus fréquentes[34].

Selon le Labor Research Institute, la productivité d'un travailleur est de 20 à 25 % inférieure à la norme au cours du premier mois suivant le changement de lieu de travail et de 10 % inférieure en moyenne à la norme au cours du deuxième mois. La méthode de travail en rotation a été très critiquée dans le Nord. On entend souvent dire que les travailleurs en rotation ont une attitude « barbare » à l'égard de la nature, mais cette question devrait être réglementée par la loi et pas seulement par « l'intuition ». Une question plus complexe est celle du bien-être des *vaxtoviki*, non seulement sur le plan économique mais aussi sur le plan psychologique.

Cette question a donné lieu à différentes évaluations scientifiques. Par exemple, l'anthropologue autrichienne Gertrude Saxinger[35], qui a parcouru des milliers de kilomètres dans des trains pour ses recherches avec des *vaxtoviki* de Novi Ourengoï montre que dans certains cas du moins, le travail en rotation n'a rien d'inhumain : en Bachkirie des générations de *vaxtoviki* se sont déjà formées ; ce travail se transmet de père en fils, et il est considéré comme un revenu tout à fait normal. D'autres chercheurs[36], au contraire, montrent le caractère néfaste de la vie pendulaire pour la famille et le travailleur lui-même.

Les principaux inconvénients du développement d'un établissement permanent de population (près de gisements d'hydrocarbures ou de minerais) sont connus et constituent une base à la réflexion sur ces questions sensibles de peuplement « durable ». Parmi ces inconvénients, l'on peut évoquer notamment la durée de vie limitée du gisement qui lorsqu'elle sera atteinte imposera la liquidation de

---

34. Vladimir Janovskij, *Čelovek i Sever* [L'homme et le Nord]. Magadan, Magadanskoe knižnoe izdatelst'vo, 1969, p. 37-38.

35. Gertrude Saxinger, Elena Nuykina & Elisabeth Öfner, «The Russian North Connected: The Role of Long-Distance Commute Work for Regional Integration», in Robert Orttung (éd.), *Sustaining Russia's Arctic Cities*, New York, Berghahn Books, 2016, p. 112-138.

36. Comme par exemple Vladimir Serkin, *Struktura i funkcii obraza mira v praktičeskoj dejatel'nosti* [Structure et fonctions de l'image du monde dans les activités pratiques]. Dissertacija na soiskanie učënoj stepeni doktora psixologičeskix nauk [Thèse pour l'obtention du diplôme de docteur en psychologie], M., MGU, 2005.

l'installation industrielle et le déplacement des populations concernées. La forte probabilité d'incertitude future (« où vais-je aller après l'achèvement de l'exploitation du gisement ? ») est aussi à prendre en compte dans le développement d'un scénario de vie différée et d'une possible « névrose nordique » assez typique de ces situations affectant la psychologie des populations. Un autre problème est le chômage des femmes dans les villes et les agglomérations mono-industrielles où l'éventail des possibilités professionnelles est généralement réduit. La trop forte spécialisation dans les industries extractives (par exemple, les mines de charbon), entraîne du chômage chez les femmes (à l'époque soviétique, on a essayé d'implanter les entreprises de l'industrie textile dans les zones d'extraction du charbon pour assurer l'équilibre entre les sexes en matière d'emploi mais cela n'a pas été très probant). Enfin, se pose la question de fournir des infrastructures, des services sociaux, culturels, médicaux et autres à des populations peu nombreuses autour des gisements et cette incapacité à assurer médicalement et socialement les populations en rotation constitue un écueil de taille pour les attirer sur ces lieux de travail et rendre les activités pérennes.

Dans le cas des « équipes à longue distance », lorsque les travailleurs sont transportés sur de longues distances, avec des changements de fuseaux horaires et climatiques, la méthode de rotation est associée à une augmentation des pathologies chez les travailleurs et, par conséquent, à une perte de temps de travail et à des coûts supplémentaires pour l'employeur. À l'époque soviétique, il a été établi que les problèmes de santé et la perte du temps de travail des travailleurs en rotation sont moindres si l'on utilise le système de « rotation à proximité » : les travailleurs sont transportés vers le lieu de travail sur des distances relativement courtes, et sur un territoire présentant des conditions naturelles et climatiques similaires. Tout dépend des conditions de travail offertes par l'entreprise. Néanmoins, il est évident que le travail par rotation ne sera jamais aussi bénéfique pour une personne que le travail près de chez elle, à salaire égal, bien sûr.

Conclusion

Une troisième voie est-elle possible ? Probablement. Une des possibilités serait l'installation d'un camp de rotation à proximité d'un lieu de population permanente, ce qui offrirait des avantages évidents comme la possibilité de résidence permanente de cadres et de leurs

familles, et pour l'entreprise, l'accès aux infrastructures routières, à l'énergie ainsi qu'aux loisirs. Toutefois, cette alternative présente des risques liés à l'implantation d'un camp de base à proximité immédiate de populations permanentes qui pourraient se traduire par des risques d'absentéisme pour les *vaxtoviki* (pour acheter de l'alcool ou d'autres produits non autorisés), et des risques en matière épidémiologique. En effet, outre l'infection par le coronavirus et les situations de pandémie en général, l'expérience montre que le contact des *vaxtoviki* avec la population locale augmente le risque de propagation de diverses maladies au sein de la population locale, notamment le SIDA et les infections sexuellement transmissibles. C'est pourquoi, dans la grande majorité des cas, les employeurs essaient de limiter les contacts entre le camp de base de rotation et la population locale. Bien qu'il existe également des colonies en rotation au sein des lieux d'habitation permanente en Russie et à l'étranger, les travailleurs en rotation sont dans ce cas souvent isolés de la population locale pour les raisons mentionnées précédemment. Par exemple, à Norilsk, les travailleurs en rotation de Norilskgazprom sont logés dans l'ancienne station thermale Valek[37], qui est éloignée de la ville et se situe en pleine toundra.

Toutefois, pour autant que l'on puisse en juger, la résidence permanente dans des centres urbains plus ou moins importants plutôt que dans des petites villes pourrait être une option préférable. Il s'agit de villes où le nombre d'habitants permet de justifier, économiquement au moins, une certaine diversité de l'environnement urbain, des loisirs et des sphères culturelles. Préserver l'environnement socioculturel qui est déjà bien développé dans les villes arctiques les plus importantes est vital.

Comme cela a déjà été dit, au lieu de raisonner en termes de « durée de vie » des villes arctiques, il est temps de penser à leur « effet QWERTY[38] ».

---

37. https://www.ttelegraf.ru/projects/avtografyi-istorii/v-1950-godu-osnovan-profilaktoriy-valek/ (consulté le 9 juillet 2021).

38. Contrairement à ceux qui décrient l'effet de « dépendance au sentier » (*path dependency*) – qui est une notion de sciences politiques – comme étant très souvent générateur d'inertie et d'obstacle aux changements, il s'agit ici de montrer dans ce cas précis qu'il faut utiliser l'existant et s'appuyer sur lui. La comparaison avec l'effet Qwerty est une métaphore expliquant que nombreux sont ceux qui se sont habitués à ce clavier anglo-saxon (ou le clavier Azerty en France) créé dès le XIXe siècle et lorsque August Dvorak met au point dans les

Les différentes variantes des frontières de l'Arctique, les peuplements arctiques et la dynamique de leur population, 2010-2015 (carte actualisée en 2017).

Source: N. Zamyatina & R. Goncharov, Population mobility and the contrasts between cities in the russian arctic and their southern russian counterparts, *Area Development and Policy*, 3, 2018, http://dx.doi.org/10.1080/23792949.2018.1500863.

On a trop investi dans les villes arctiques anciennes, qui vieillissent souvent mal, pour décider de cesser de s'y intéresser au profit de nouveaux projets urbains alors qu'il suffirait de repenser le développement de ces villes. Ce sont les villes existantes qui devraient devenir les bases du développement futur de l'Arctique, mais répéter les exploits soviétiques en matière de « développement » n'est pas la voie à suivre, il faut chercher des solutions plus adéquates. C'est, en fait, une tâche ardue, presque héroïque.

Haute École d'Économie de Moscou

Traduit du russe par Sophie Hohmann

---

années 1930 un clavier plus ergonomique, les entreprises comme de nombreuses personnes vont souhaiter conserver le clavier Qwerty qu'ils maîtrisent et connaissent mieux pour ne pas rompre avec l'existant. Cette forme d'inertie est critiquée comme étant un « verrou » à l'innovation. Sur ce concept, consulter Paul A. David, « Clio and the Economics of Qwerty », *The American Econo-mic Review*, 75, 2, Papers and Proceedings of the Ninety-Seventh Annual Meeting of the American Economic Association, 1985, p. 332-337).